

LA CONQUÊTE ALAOUITE DU POUVOIR EN SYRIE

par Daniel Pipes Middle Eastern Studies 1989

Pendant de nombreux siècles, les Alaouites ont été les gens les plus faibles, les plus pauvres, les plus campagnards, les plus méprisés, les plus arriérés de la Syrie. Or ces dernières années, ils se sont transformés en l'élite dirigeante de Damas. Aujourd'hui, les Alaouites dominent le gouvernement, détiennent les postes militaires clés, profitent d'une part disproportionnée des ressources pédagogiques, et sont en train de devenir riches. Comment ce changement spectaculaire s'est-il produit? Quand les Alaouites ont-ils réussi à sortir de leur enfermement traditionnel, et comment s'explique leur ascension?

Les Sunnites et les autres qui sont hostiles au régime d'Assad répondent à cette question en accusant les Alaouites d'une conspiration élaborée et à long terme pour prendre le pouvoir en Syrie. Annie Laurent suggère que «déterminés à prendre leur revanche » après l'échec d'un chef rebelle, Sulayman Murshid, « les Alaouites mirent en œuvre une stratégie de mise en place de cellules dans l'armée et dans le parti Baath, et cela leur permit de gagner le pouvoir à Damas. » Les tenants de cette vision des choses font remonter l'ascension alaouite à 1959, l'année où le Comité Militaire du Parti Ba'th a été formé. Pourquoi, demandent-ils, les dirigeants de ce groupe ont-ils gardé son existence secrète : loin de l'administration du parti? Ce caractère secret suggère que le Comité militaire depuis le début avait un programme lié à la secte des Alaouites. Matti Moosa a fait valoir qu'«il est presque certain que les agents ont agi non pas comme ba'thistes, mais comme Nusayris* (Noseïris) [Alaouites], avec l'intention d'utiliser le Ba'th et les forces armées pour accéder au pouvoir en Syrie. La formation du comité militaire fut le début de leur plan pour une future prise de pouvoir du gouvernement. " Cette hypothèse est confirmée par la réunion clandestine de 1960 de leaders religieux et d'officiers alaouites(y compris Hafez el-Assad) qui aurait eu lieu à Qardaha, village natal d'El-Assad. « L'objectif principal de cette réunion était de planifier la façon de faire passer des officiers Noseïris dans les rangs du Parti Ba'th. Ils pourraient alors tirer parti de cela en en faisant un moyen d'arriver au pouvoir en Syrie. » Trois ans plus tard, une autre réunion des Alaouites à Homs, aurait, dit-on, suivi les initiatives antérieures. Parmi d'autres mesures, on eut recours à la mise en place de plus d'Alaouites dans le parti Ba'th et dans l'armée. D'autres réunions secrètes de leaders Alaouites semblent avoir eu lieu plus tard dans les années 1960.

Des analystes mieux disposés envers Assad ont tendance à ne pas tenir compte seulement de ces réunions et d'une conduite des choses préméditée en vue du pouvoir, mais de tenir compte du facteur sectaire, de façon plus générale. John F. Devlin, par exemple, nie que la disproportion des Alaouites dans l'armée implique la domination alaouite de la Syrie. Il est contre le fait de voir « chaque désaccord interne en termes de conflit sunnite-alaouite. » Pour lui, le fait que des Alaouites soient au pouvoir est essentiellement fortuit: « Le Ba'th est un parti laïc, et les minorités pèsent lourd » Alasdair Drysdale appelle «réductionniste» le fait de mettre l'accent sur l'appartenance ethnique, faisant valoir qu'il s'agit d'un des nombreux facteurs- géographique, classe, âge, éducation, profession - qui définissent l'élite dirigeante. Selon. Yahya M. Sadowski, «La loyauté à l'appartenance religieuse jouer un rôle insignifiant dans le Ba'th, et même les obligations confessionnelles ne sont qu'un des nombreux moyens par lesquels le népotisme s'étend. »

La vérité se situe entre complot et caractère fortuit. Les Alaouites ne planifièrent pas pour « prendre le pouvoir dans le futur » des années à l'avance, et ce n'est pas non plus un pur hasard si dans le parti Ba'th « les minorités ont pesé lourd ». " Le pouvoir alaouite a été la conséquence d'une transformation non prévue, mais religieuse de la vie publique en Syrie. Michael van Dusen explique: «De 1946 à 1963, la Syrie a assisté à l'érosion progressive du pouvoir politique national et finalement même en dessous du national, de l'élite traditionnelle, non pas tant par l'émergence d'élites nouvelles et particulièrement dynamiques, mais plutôt par un conflit interne ». Traduit du jargon de la science politique, ce que van Dusen dit c'est que les divisions internes ont conduit les civils sunnites non-Ba'thistes à perdre le pouvoir. Cela a donné une ouverture que les officiers ba'thistes d'origine alaouite ont exploitée.

Comment ce processus est survenu est le sujet que je traite ici. Mais d'abord, quelques informations de base sur le contexte des Alaouites et leur place dans la société syrienne traditionnelle, suivi d'une esquisse de leur ascension.

L'HERESIE ALAOUITE JUSQU'EN 1920

Les gens et la religion

« Alaouites » est le terme que les Alawis (également appelés Alaouites) s'appliquent habituellement à eux-mêmes ; mais jusqu'en 1920 ils étaient connus du monde extérieur comme Nusayris ou Ansaris. Le changement de nom - imposé par les Français lors de leur prise de contrôle de la Syrie - a une signification. Considérant que "Nusayri", souligne les différences du groupe par rapport à l'islam », « Alawi » suggère un partisan d'Ali (le gendre du prophète Mahomet) et accentue les similitudes de la religion avec l'islam chiite. Par conséquent, les opposants au régime d'Assad ont l'habitude d'utiliser le premier terme, les partisans du régime, de faire usage du deuxième.

Les Alaouites aujourd'hui sont approximativement au nombre d'1,3 millions, dont environ un million vivent en Syrie. Ils constituent aux alentours de 12 pour cent de la population syrienne. Trois-quarts des Syriens alaouites vivent dans Latakia, une province au nord-ouest de la Syrie, où ils représentent près des deux tiers de la population.

Les doctrines alaouites datent du IX^e siècle et sont issues de la branche des duodécimains ou imamites de l'islam chiite (la secte qui prédomine en Iran). Aux environs de 859 après J.-C., un Ibn Nusayr se déclara le Bab ("porte de la vérité"), un personnage clé dans la théologie chiite. Sur la base de cette autorité, Ibn Nusayr proclama une foule de nouvelles doctrines qui, pour faire court, firent de l'Alaouisme, une religion distincte. Selon Ibn Kathir (mort en 1372), là où les musulmans proclament leur foi avec la phrase "Il n'y a de divinité que Dieu et Mahomet est son prophète", les Alaouites affirment « Il n'y a pas de divinité à part Ali, pas de voile, mais Muhammad, et pas de bab sauf Salman ». Les Alaouites rejettent les grands principes de l'Islam; sous tous les angles, ils doivent être considérés comme non musulmans.

Certaines doctrines alaouites semblent provenir du paganisme phénicien, du Mazdéisme et du Manichéisme. Mais de loin la plus grande affinité est avec le Christianisme. Les cérémonies religieuses alaouites impliquent du pain et du vin ; en effet, boire du vin a un rôle sacré dans l'Alaouisme, car cela représente Dieu. La religion tient Ali, le quatrième calife, comme l'incarnation (comme Jésus) de la divinité. Elle a une sainte trinité, composé de Mahomet, Ali, et Salman al-Farisi, un esclave affranchi de Mahomet. Les Alaouites célèbrent de nombreuses fêtes chrétiennes, y compris Noël, le Nouvel An, l'Épiphanie, Pâques, la Pentecôte et le dimanche des Rameaux. Ils honorent de nombreux saints chrétiens: Sainte-Catherine, Sainte-Barbe, Saint-Georges, Saint-Jean-Baptiste, saint Jean Chrysostome et de Sainte-Marie-Madeleine. Les équivalents arabes de noms de personnes chrétiens comme Gabriel, John, Matthew, Catherine, et Hélène, sont d'usage courant. Et les Alaouites ont tendance à montrer plus de gentillesse pour les chrétiens que pour les musulmans.

Pour ces raisons, de nombreux observateurs - notamment des missionnaires - ont soupçonné les Alaouites d'un penchant secret pour les chrétiens. Même T.E Lawrence les a décrits comme « ces disciples d'un culte de la fécondité, purs païens, anti-étrangers, se méfiant de l'islam, assimilés par moments au christianisme par la persécution commune. » Le jésuite érudit Henri Lammens sans équivoque a conclu de ses recherches que « les Nusayris étaient chrétiens » et leurs pratiques combinent des éléments chrétiens avec des éléments chiites.

Les détails de la foi alaouite sont cachés non seulement aux gens de l'extérieur, mais même à la majorité des Alaouites eux-mêmes. Contrairement à l'islam, qui est fondée sur des relations directes entre Dieu et le croyant, l'alaouisme permet seulement aux gens de sexe masculins nés de deux parents Alaouites d'apprendre les doctrines religieuses. Lorsqu'ils sont jugés dignes de confiance, ceux-ci sont initiés à quelques-uns des rites, à 16-20 ans; d'autres mystères sont révélés plus tard et seulement peu à peu. Le secret religieux est strictement maintenu, sous peine de mort et d'être incarné dans un vil animal. Si cette dernière menace est valable, les mortels ne peuvent pas en juger, mais la première l'est certainement. Ainsi, l'apostat le plus renommé de l'Alaouisme, Sulayman Efendi al-Adhani, a été assassiné pour avoir divulgué des mystères de la secte. Encore plus impressionnant, à un moment de tension sectaire dans le milieu des années 1960, la suggestion que les officiers alaouites qui dirigeaient le pays publient les livres secrets de leur religion a poussé Salah Jadid à répondre avec horreur, disant que, si cela était fait, les leaders religieux « nous écraseraient. »

Les femmes font la plupart des durs travaux ; elles sont appréciées « précisément à cause que le travail qu'elles font, les hommes ne le feraient pas sauf à contrecœur, trouvant cela

incompatible avec leur dignité. » Les femmes ne sont jamais admises dans les secrets («Devrions-nous s leur apprendre ce que nous utilisons, notre sainte foi? »); En effet, leur malpropreté nécessite leur exclusion de tous les rituels religieux. Les femmes sont pensées pour conserver le culte païen des arbres, prairies et collines cultes, et n'ont pas d'âme. Dans l'ensemble, les femmes sont traitées abominablement, mais une conséquence de ce manque de respect, c'est qu'elles ne doivent pas être voilées et elles ont une plus grande liberté de mouvement que les femmes musulmanes.

Les femmes non voilées et plusieurs autres pratiques alaouites- en particulier, que la consommation de vin est autorisée, et que certaines cérémonies ont lieu la nuit – tout cela a longtemps dirigé les soupçons des musulmans sur le comportement des Alaouites. Puis aussi, l'obsession du secret inhérent à la religion a suggéré à de nombreux Sunnites que les Alaouites avaient quelque chose à cacher. Mais quoi? Au cours des siècles, l'imagination des sunnites a fourni une réponse très évocatrice: abandon sexuel et perversion.

Ainsi, le théologien al-Ash'ari (874-936) a jugé que l'Alaouisme encourageait la sodomie masculine et les mariages incestueux et le fondateur de la doctrine religieuse druze, Hamza ibn 'Ali (m.en 1021), a écrit que les Alaouites considèrent«le membre masculin entrant dans la nature féminine comme l'emblème de leur doctrine spirituelle ». En conséquence, les hommes alaouites partagent librement leurs épouses avec des coreligionnaires. Ces accusations et d'autres ont survécu intactes à travers les siècles et ont même circulé parmi les Européens. Un voyageur anglais du début des années 1840, qui était probablement en train de répéter des rumeurs locales, a écrit que «l'institution du mariage est inconnue. Quand un jeune homme grandit, il achète sa femme. » Même les Alaouites croyaient au«communisme conjugal» de leurs chefs religieux. De telles calomnies restent un des piliers de la propagande anti-Alaouite circulant dans la Syrie d'aujourd'hui.

Bien que les accusations soient fausses, les Alaouites rejettent la loi sacrée de l'Islam, la charia, et donc se permettent toutes sortes d'activités que la doctrine islamique interdit formellement. Les Alaouites ignorent les pratiques sanitaires, les restrictions alimentaires, les mœurs sexuelles, et les rituels religieux. De même, ils accordent peu d'attention au jeûne, à l'aumône, et aux cérémonies de pèlerinage de l'islam ; en effet, ils considèrent le pèlerinage à la Mecque comme une forme d'idolâtrie. Les «mariages spirituels» entre les jeunes (hommes) initiés et leurs mentors religieux se trouvent probablement à l'origine des accusations d'homosexualité.

Le plus frappant de tout, les Alaouites n'ont pas de prières ou de lieux de culte ; en effet ils n'ont pas de structures religieuses autres que les sanctuaires tombes. Les prières ont lieu dans des maisons privées, généralement celles des chefs religieux. Le voyageur du XIV^e siècle, Ibn Battuta décrit comment ils ont répondu à un décret du gouvernement ordonnant la construction de mosquées:.. «Chaque village a construit une mosquée loin des maisons, dans laquelle les villageois n'entrent pas pour y rester. Ils y abritent souvent des bovins et des ânes . Souvent un étranger arrive et va à la mosquée pour réciter l'appel [islamique]à la prière, alors ils lui crient, «Arrêtez de braire, votre fourrage va venir. ». Cinq siècles plus tard une autre tentative a été faite pour construire des mosquées pour les Alaouites, cette fois par les autorités ottomanes ; malgré la pression officielle, celles-ci ont été désertées, abandonnées, même par les fonctionnaires religieux, et encore une fois utilisées comme étables.

Au-delà des divergences spécifiques, la non-conformité à la charia signifie que la vie alaouite suit son propre rythme, fondamentalement différente de celles des musulmans. Les Alaouites n'agissent pas comme des musulmans sunnites, avec lesquels il y aurait seulement des légères différences, mais plutôt, ils ressemblent à des chrétiens et des juifs dans leur manière de vivre totalement distincte. Matti Moosa fait remarquer que, «comme les autres chiites extrémistes... les Nusayris avaient un mépris total pour les obligations religieuses musulmanes." Ignaz Goldziher le résume succinctement: «Cette religion n'est l'Islam qu'en apparence. » Il est important de rendre ce point très clair: « Les Alaouites n'ont jamais été des musulmans et ne le sont pas maintenant.

Pourtant, comme le compte-rendu d'Ibn Battuta le laisse entendre, il y a une incohérence permanente dans le souhait alaouite d'être considéré comme musulman. Dans le cas qu'il cite, des mosquées furent construites et négligées, d'autres fois il s'agit de l'adoption en demi-teinte des façons islamiques. Les Alaouites ont une longue histoire de revendiquer l'Islam quand cela convient à leurs besoins et de l'ignorer à d'autres moments. En bref, comme

d'autres sectes d'origine chiite, les Alaouites pratiquent la taqiya (dissimulation religieuse). Cela peut signifier, par exemple, prier côte à côte avec les musulmans sunnites, mais en silence en maudissant les califes sunnites. L'apostat alaouite, Sulayman Efendi al-Adhani, a raconté avoir dû jurer de dissimuler les mystères de sa religion. Un Alaouite explique le sentiment derrière la taqiya: «Nous sommes l'organisme et les autres sectes ne sont que les vêtements. Toutefois, l'habit ne change pas l'homme. Donc nous restons toujours des Nusayris, même si à l'extérieur nous adoptons les pratiques de nos voisins. Celui qui ne... dissimule pas est un imbécile, car aucune personne intelligente va nue sur le marché. » Une autre phrase alaouite exprime ce sentiment de façon succincte: « La dissimulation est notre guerre juste! » (al-kitman jihadna)).

Un voyageur anglais a observé en 1697 que les Alaouites sont d'un caractère étrange et singulier. Car c'est leur principe de n'adhérer à aucune religion définie, mais comme un caméléon, ils ont pris la couleur de la religion, quelle qu'elle soit, qui se reflète sur eux à partir des personnes avec lesquelles ils conversent.... Personne n'a jamais été capable de découvrir ce qu'ils étaient vraiment au fond d'eux-mêmes. Tout ce qui est certain à leur sujet, c'est qu'ils font beaucoup de vin et du bon vin, et que ce sont de grands buveurs.

Cent cinquante ans plus tard, Benjamin Disraeli a décrit les Alaouites dans une conversation dans le roman de Tancred:

"Sont-ils Moslemîn?" [musulmans] « *Il est très facile de dire ce qu'ils ne sont pas, et c'est dû à toute la connaissance que nous avons d'eux ; ils ne sont pas Moslemîn, ils ne sont pas chrétiens, ils ne sont pas druzes, et ils ne sont pas juifs, et certainement ils Guèbres [zoroastriens].* »

Sulayman Efendi al-Adhani expliqué cette flexibilité de l'intérieur:

Ils prennent les pratiques de l'extérieur de toutes les sectes. S'ils rencontrent des musulmans [sunnites], ils leur disent sous la foi du serment: «Nous sommes comme vous, nous jeûnons et nous prions». Mais ils jeûnent mal. S'ils entrent dans une mosquée avec des musulmans, ils ne récitent aucune prière, mais au lieu de cela, ils s'inclinent et se relèvent comme les musulmans, tout en maudissant Abu Bakr, 'Umar, 'Uthman, et d'autres [figures majeures de la tradition sunnite] .

La taqiya a permis aux Alaouites d'aller dans le sens du vent. Lorsque la France a gouverné, eux-mêmes se sont dépeints comme des chrétiens perdus. Lorsque le panarabisme a été en faveur, ils sont devenus des Arabes fervents. Plus de 10.000 "alaouites vivant à Damas ont fait semblant d'être sunnites dans les années précédant l'arrivée d'Assad au pouvoir, ne révélant leur véritable identité que lorsque cela est devenu politiquement utile. Durant la présidence de Assad, des efforts concertés ont été faits pour dépeindre les Alaouites comme des chiites duodécimains.

Relations avec les Sunnites

La majorité des musulmans, sunnites comme chiites, traditionnellement ne prennent pas en considération les efforts des Alaouites pour se dissimuler ; ils ont vu les Alaouites comme au-delà des bornes de l'Islam – comme des non musulmans. Hamza ibn Ali, qui a vu l'attrait de la religion résider dans sa perversité, a énoncé clairement ce point de vue: «*La première chose qui favorise les méchants Nusayris est le fait que toutes les choses normalement interdites à l'homme - assassiner, voler, mentir, calomnier, forniquer, être pédéraste- cela est autorisé à celui ou celle qui accepte [les doctrines alaouites]* ». Abu Hamid al-Ghazali (1058-1111), le Thomas d'Aquin de l'Islam, a écrit que les Alaouites « *apostasient en matière de sang, d'argent, de mariage, et de boucherie, c'est donc un devoir de les tuer.* »

Ahmad ibn Taymiya (1268-1328), l'écrivain sunnite d'origine syrienne encore très influent, a écrit dans une fatwa (décision religieuse) que «*les Nusayris sont plus infidèles que les juifs ou les chrétiens, encore plus infidèles que de nombreux polythéistes. Ils ont causé plus de préjudice à la communauté de Mahomet que les infidèles belligérants comme les Francs, les Turcs, et d'autres. Aux musulmans ignorants ils prétendent être chiites, bien qu'en réalité ils ne croient pas en Dieu, en Son prophète ou à Son livre.* » Ibn Taymiya a averti du mal que leur hostilité peut faire: «*Chaque fois qu'ils le peuvent, ils font couler le sang des musulmans. Ils sont toujours les pires ennemis des musulmans*». En conclusion, il a soutenu que "*la guerre et le châtement contre eux, conformément à la loi islamique sont parmi les plus grands actes de piété et les obligations les plus importantes*" pour un musulman. Depuis le XIVe siècle, les sunnites ont utilisé le terme «Nusayri» pour signifier paria.

Les Alaouites n'ont pas eu de position reconnue dans système confessionnel (millet) de l'Empire ottoman. Un décret ottoman de 1571 note qu'une « ancienne coutume » exigeait des Alaouites qu'ils paient des impôts supplémentaires aux autorités et justifiait cela au motif que les Alaouites « ne pratiquent pas le jeûne [du Ramadan], ni les prières rituelles, et ne respectent aucun des préceptes de la religion islamique ». Les Sunnites ont souvent vu les denrées alimentaires produites par les Alaouites comme impures, et ne les mangeaient pas. Selon Jacques Weulersse, *"Aucun Alaouite n'oserait entrer dans une mosquée musulmane. Autrefois, aucun de leurs chefs religieux n'était en mesure d'aller à la ville le jour de la prière publique [vendredi], sans risque d'être lapidé. Toute manifestation publique de l'identité distincte des communautés était considérée comme un défi [par les sunnites]."*

Les sunnites ne furent pas seuls à comprendre les Alaouites comme hors de l'islam. – le courant majoritaire chiite a fait de même. Et les Alaouites, à leur tour ont vu les deux groupes comme ayant des manques.

Les spécialistes des hérésies sunnites ont condamné les croyances alaouites et vu les Alaouites comme des mécréants (kuffar) et des idolâtres (mushrikun). Les hérésiographes chiites duodécimains étaient seulement légèrement moins virulents et considéraient les Alaouites comme ghulat, "ceux qui dépassent" les limites dans leur déification de Ali. Les Alaouites, à leur tour, ont qualifié les chiites duodécimains de muqassira, "ceux qui sont loin" de sonder la divinité d'Ali.

Il y avait une exception à ce consensus que les Alaouites ne sont pas musulmans. Vers la fin du XIXe siècle, comme les missionnaires chrétiens ont commencé à considérer avec intérêt les Alaouites, les autorités ottomanes ont essayé de les mettre en Islam. Les Français avait déjà des attaches spéciales avec leurs concitoyens catholiques, Maronites, et les autorités à Istanbul ont craint qu'un lien semblable ne soit en cours de création avec les "Alaouites. Alors ils ont construit des mosquées dans les zones alaouites, construit des écoles pour enseigner l'islam, fait pression sur les leaders religieux alaouites pour adopter des pratiques sunnites, et ils ont généralement essayé de faire que les Alaouites agissent comme de vrais musulmans. Ce cas isolé a pris fin après quelques décennies et eut très peu d'impact sur le comportement des Alaouites.

La religion islamique garde une hostilité particulière envers les Alaouites. Comme les autres sectes post-islamiques (tels que les bahaïs et les Ahmadis), on voit qu'ils sont en contradiction avec le principe clé islamique que la dernière révélation de Dieu est allée à Mahomet, et les musulmans trouvent cela tout à fait inacceptable. La loi islamique reconnaît la légitimité du judaïsme et du christianisme, parce que ces religions ont précédé l'islam et, partant, les juifs et les chrétiens peuvent maintenir leurs croyances. Mais les Alaouites sont privés de ce privilège. En effet, les préceptes de l'Islam commandent que les apostats comme les Alaouites soient vendus comme esclaves ou exécutés. Au XIXe siècle, un cheikh sunnite, Ibrahim al-Maghribi, a émis une fatwa annonçant que les musulmans peuvent prendre librement la propriété et la vie des Alaouites ; et un voyageur britannique rapporte ce on dit, « ces Ansayriés, c'est mieux d'en tuer un que de prier toute une journée. »

Fréquemment persécutés, quelque 20.000 furent massacrés en 1317 et la moitié de ce nombre en 1516, les Alaouites se sont isolés géographiquement du reste du monde en restant dans leurs propres régions rurales. Jacques Weulersse a expliqué leur situation difficile:

Défaites et persécutées, les sectes hétérodoxes ont disparu ou, pour survivre, ont renoncé au prosélytisme Les Alaouites en silence se sont retranchés dans leurs montagnes Isolés dans une région accidentée, entourés par une population hostile, désormais sans communications avec le monde extérieur, les Alaouites ont commencé à vivre leur existence solitaire dans le secret et la répression. Leur doctrine, entièrement constituée, n'a pas évolué davantage.

E. Janot a décrit le problème: « persécuté par les Turcs, victime d'un ostracisme déterminé, rançonné par son propriétaire musulman, l' Alaouite osait à peine sortir de sa zone de montagne, où l'isolement et la pauvreté même l'ont protégé." Dans la fin des années 1920, moins de la moitié de un pour cent vivait dans les villes: seulement 771 Alaouites, sur une population de 176.285. En 1945, juste 56 Alaouites ont été enregistrés vivant à Damas (bien que beaucoup d'autres ont pu cacher leur identité). Pour une bonne raison, « le nom Nusayri est devenu synonyme de paysan. » Les quelques Alaouites qui vivaient loin de leur montagne ont

couramment pratiqué la taqiya. Même aujourd'hui, les Alaouites dominent les zones rurales de Lattaquié, mais ne représentent que 11 pour cent des habitants de la capitale de cette région.

Des siècles d'hostilité ont fait des ravages sur le psychisme alaouite. En plus de prier pour la damnation de leurs ennemis sunnites, les Alaouites ont attaqué des étrangers. Ils ont acquis une réputation de gens de la montagne féroces et indisciplinés qui ont se sont opposés à payer les impôts qu'ils devaient aux autorités et ont souvent pillé les villageois sunnites dans les plaines. John Lewis Burckhardt a observé en 1812 que les villageois "tenaient les Anzeyrys [Ansaris] dans le mépris de leur religion, et les craignaient, parce que souvent ils descendent des montagnes dans la nuit, traversent l'Aaszy[la rivière Asi, ou Oronte], et volent, ou enlèvent de force, le bétail de la vallée. "

Les choses semblaient être encore pires en 1860, lorsque Samuel Lyde a ajouté que « *cela est considéré comme rien qu'ils tuent un musulman comme un ennemi naturel, ou un chrétien comme une chose impure.* » Ecrivant à peu près en même temps, un écrivain britannique guide de voyage a averti de la réception fraîche à laquelle il faut s'attendre de la part des Alaouites: « *Ils sont une race sauvage et quelque peu féroce, enclin au pillage, et même avec effusion de sang, quand leurs passions sont excitées ou la suspicion réveillée.* » Avec une magnifique litote, l'auteur guide a conclu, « leur pays doit donc être parcouru avec prudence. »

Les Alaouites se retirèrent dans les montagnes à cause des persécutions, puis ils restèrent là, à l'abri de l'ensemble du monde, faute de pouvoir politique au-delà des limites de leur région, loin des administrations plus importantes, presque en dehors des limites du changement historique. La survie dans le vingtième siècle de pratiques archaïques fait de la «région alaouite (pour utiliser l'expression de Jacques Weulersse) un« pays fossile ». Peu a changé dans ce pays parce que « *ce n'est pas la montagne qui s'est humanisée; c'est plutôt l'homme qui est devenu sauvage* » ; les Alaouites en ont souffert :« *le refuge qu'ils avaient conquis est devenu une prison, bien que maîtres de la montagne, ils ne pouvaient pas la quitter.* »

Les gouvernements ont eu des difficultés à dompter le territoire alaouite. En effet, il ne tombe sous contrôle ottoman qu'à la fin des années 1850. La pacification de la région a ensuite mené à des percées économiques sunnites et à la formation d'une sous-classe alaouite". Comme des paysans mal éduqués manquant d'organisation politique ou de force militaire, les Alaouites généralement travaillé dans des fermes appartenant à des propriétaires arabes sunnites, ne recevant qu'un cinquième de la production. Les agents ottomans ont souvent exigé le double ou le triple des impôts dûs dans la région de Lattaquié.

"*Les Alaouites ont été tellement dans la gêne, après la Première Guerre mondiale, que beaucoup de jeunes ont quitté leur patrie pour aller travailler ailleurs. Les fils ont quitté pour trouver un travail de subalterne ou rejoindre les forces armées. Les filles sont parties à l'âge de sept ou huit ans pour travailler comme domestiques en milieu urbain pour les Arabes sunnites. Parce que beaucoup d'entre elles finirent comme maîtresses (une estimation tient qu'un quart de tous les enfants Alawi dans les années 1930 et 1940 avaient un père sunnite), les musulmans et les Alaouites ont vu cette pratique comme profondément honteuse. Dans certains cas, les filles étaient même vendues. Il n'est pas exagéré de dire, comme le fait un historien autochtone, que les Alaouites « furent parmi les plus pauvres de l'Orient » Le révérend Samuel Lyde est allé encore plus loin, écrivant en 1860 que « l'état de la société[alaouite] était un parfait enfer sur la terre. »*

Les effets politiques de la pauvreté ont été exacerbés par la nature de ces divisions, qui ont suivi les lignes géographiques et communautaires. Les Sunnites qui vivaient dans les villes ont connu une bien plus grande richesse et dominé les paysans Alaouites. Jacques Weulersse a décrit en 1934 la manière dont chaque communauté « *vit à part avec ses propres coutumes et ses propres lois. Non seulement ils sont différents mais ils sont hostiles ... l'idée des mariages mixtes semble inconcevable.* » En 1946, il a ajouté que « l'antagonisme entre les populations urbaines et rurales est si profond que l'on peut presque parler de deux populations différentes qui coexistent dans un seul cadre politique. » Une génération plus tard, Nikolaos van Dam a observé, « *les contrastes urbain-rural sont parfois si grands que les villes semblaient comme des colonies d'étrangers qui étanchent la population pauvre en milieu rural Au cours du temps, la communauté alaouite a mis au point un forte méfiance des sunnites qui avaient été si souvent leurs oppresseurs.* » Ce ressentiment 'Alawi des sunnites a donné d'excellents conséquence, ces dernières années.

LA MONTEE EN PUISSANCE DES ALAOUTITES, 1920-1970

L'ascension des alaouites a pris un demi-siècle. En 1920, ils étaient encore la minorité humble qui vient d'être décrite; en 1970, ils régissaient de main de maître la Syrie. Cette transformation étonnante a eu lieu en trois étapes: le mandat français (1920-1946), la période de domination sunnite (1946-1963), et l'ère de la consolidation alaouite (1963-1970).

Le mandat français, 1920-1946

Selon Yusuf al-Hakim, un éminent homme politique syrien, les Alaouites ont adopté une attitude pro-française, même avant la conquête française de Damas en juillet 1920. « *Les Alaouites se voyaient dans un état de grâce après l'enfer ; en conséquence, ils se consacrèrent au mandat français et n'envoyèrent pas une délégation au Congrès [général]syrien. « Ils s'opposaient si intensément au Prince Faysal, le chef sunnite arabe de la Syrie en 1918-1920 qu'ils soupçonnaient de vouloir les dominer, qu'ils lancèrent une rébellion contre son régime en 1919, en utilisant des armes françaises. Selon un observateur bien informé, les Alaouites maudissaient l'islam et priaient « pour la destruction de l'Empire ottoman ». Le général Gouraud reçut un télégramme à la fin de 1919, émanant de 73 chefs Alaouites représentant différentes tribus, qui demandaient « la création d'un syndicat indépendant Nusayri sous notre totale protection. »*

Deux ans plus tard, les Alaouites se rebellèrent contre la domination française sous la direction de Salih al-'Ali, un événement que le gouvernement Asad montre fièrement comme un des titres d'anti-impérialisme. Mais un examen attentif pousse à croire que la révolte avait plus à voir avec le fait que les Ismaéliens avaient pris parti pour la France et, compte tenu de l'état des relations Ismaéliens-Alaouites, cela a conduit à des hostilités entre les Alaouites et les Français. Dès que les autorités françaises ont accordé l'autonomie aux Alaouites, elles ont gagné le soutien alaouite.

En effet, l'établissement de la domination française après la Première Guerre mondiale bénéficia aux Alaouites plus qu'à toute autre communauté. Les efforts français pour coopérer avec les minorités signifiaient que les Alaouites accédaient à l'autonomie politique et échappaient au contrôle sunnite ; l'Etat de Lattaquié a été créé le 1er juillet 1922. Ils ont également acquis une autonomie juridique ; une décision de 1922 pour mettre fin au contrôle sunnite d'affaires judiciaires impliquant des Alaouites a transféré ces cas aux juristes alaouites. L'état alaouite a bénéficié d'imposition basse et d'une importante subvention française. Il n'est pas étonnant que les Alaouites aient accepté tous ces changements avec enthousiasme. Comme un historien anti-Alaouite a dit plus tard, « *Au moment où des mouvements de résistance prenaient de l'ampleur contre le mandat français, alors que Damas, Alep, et le Hauran connaissaient des rébellions continues au nom de l'unité et de l'indépendance syriennes, les Nusayris bénissaient la division du pays en petits États minuscules.* »

En échange, les Alaouites ont contribué à maintenir la domination française. Ils se sont déplacés en grand nombre lorsque la plupart des Syriens ont boycotté les élections parrainées par la France, de janvier 1926. Ils ont fourni un nombre disproportionné de soldats pour le gouvernement, formant près de la moitié des huit bataillons d'infanterie constituant les Troupes Spéciales du Levant, servant en tant que police, et fournissant des renseignements. Pas plus tard qu'en mai 1945, la grande majorité des Troupes Spéciales demeurait fidèle à leurs commandants français. Les Alaouites brisaient les manifestations sunnites, arrêtaient les grèves, et réprimaient les révoltes. Les Alaouites ont été ouvertement favorables à la poursuite de la domination française, craignant que le départ de la France ne conduise à une reprise du contrôle sunnite sur eux. Henri de Jouvenel, haut-commissaire français pour la Syrie (1925-1927), a cité un homme politique alaouite de premier plan lui disant: « *Nous avons réussi en trois ou quatre ans à faire plus de progrès que nous n'avions fait en trois ou quatre siècles. Laissez-nous donc dans notre situation actuelle* ». »

Les sentiments pro-français ont été exprimés de façon particulièrement claire en 1936, quand l'incorporation temporaire de l'État alaouite dans la Syrie a suscité de vives protestations. Une pétition de mars 1936 parla de l'union avec les Sunnites comme d'un « esclavage ». Le 11 juin 1936, un leader alaouite écrivit une lettre au Premier ministre de la France, Léon Blum, lui rappelant « *la profondeur de l'abîme qui nous sépare des Syriens [sunnites],* » et lui demandant « *d'imaginer la catastrophe désastreuse qui suivrait* » l'incorporation.

Quelques jours plus tard, six notables alaouites (y compris Sulayman Asad, qui serait, dit-on, le grand-père de Hafez al-Assad) envoyèrent une autre lettre à Léon Blum dans laquelle ils

faisaient plusieurs remarques : les Alaouites diffèrent des Sunnites religieusement et historiquement; les Alaouites refusent d'être rattachés à la Syrie , car c'est un État sunnite et les Sunnites les considèrent comme des non-croyants (kafirs); la fin du mandat exposerait les Alaouites à un danger mortel; « *l'esprit de féodalité religieuse* » rend le pays inapte pays à l'autonomie; par conséquent, la France devrait assurer la la liberté et l'indépendance des Alaouites en restant en Syrie.

Une note alaouite au gouvernement français en juillet 1936 demandait: « *Est-ce que les Français aujourd'hui sont ignorants que les croisades aurait réussi si leurs forteresses avaient été dans le nord-est de la Syrie, dans la terre des Nusayris ?... Nous sommes les personnes les plus fidèles à la France.* » Encore plus fermement formulée fut la pétition de septembre 1936, signée par 450.000 Alaouites, Chrétiens et Druzes, dans laquelle on lit :

« Les Alaouites croient qu'ils sont des êtres humains, pas des bêtes prêtes à l'abattage. Aucune puissance au monde ne peut les forcer à accepter le joug de leurs ennemis traditionnels et héréditaires en étant leurs esclaves pour toujours Les Alaouites regretteraient profondément la perte de leur amitié et de leur attachement fidèle à la noble France, qui jusqu'à présent a été tant aimée, admirée et adorée par eux. »

Bien que Lattaquié ait perdu son statut autonome en décembre 1936, la province a continué de bénéficier d'un « régime administratif et financier particulier »"

La résistance alaouite au pouvoir sunnite a pris un nouveau tournant en 1939 avec le lancement d'une rébellion armée menée par Sulayman al-Murshid, la « mi-sinistre, mi-ridicule figure du « dieu », obèse, illettré, thaumaturge». Murshid, un bandit qui se proclamait lui-même divin, a contesté la règle sunnite avec des armes françaises et quelque 5.000 partisans alaouites. Selon les mots d'un rapport consulaire britannique de 1944 : « *Les dirigeants locaux Alaouites, dont la conception du nouvel ordre en Syrie est un gouvernement nationaliste qui va les traiter à la manière des Français, confirmant leur autorité et fermant les yeux sur leurs excès, font de leur mieux pour tout combiner, et le mouvement semble être soutenu par les Français.* » Murshid réussit à maintenir l'autorité de Damas hors des territoires alaouites.

Jusqu'à l'indépendance, les dirigeants alaouites ont continué de présenter des pétitions aux Français pour que le mécénat français continue. Par exemple, un manifeste signé par douze chefs de file en mars 1945 a appelé tous les soldats alaouites à rester sous le commandement français et l'arbitrage français des différends entre le gouvernement alaouite et Damas.

Prédominance sunnite, 1946-1963

Ce furent les Sunnites , et spécialement l'élite sunnite urbaine, qui héritèrent du gouvernement lorsque le mandat français prit fin en 1946. Même après l'indépendance, les Alaouites continuèrent à s'opposer à la soumission au gouvernement central. Sulayman al-Murshid mena une seconde révolte en 1946, se terminant par son exécution. Un troisième soulèvement manqué, dirigé par le fils de Murshid eut lieu en 1952. L'échec de ces efforts conduisit les Alaouites à envisager la possibilité de rattacher Lattaquié au Liban ou à la Transjordanie - tout pour éviter l'absorption dans la Syrie. Ces actes de résistance ternissaient encore plus, parmi les Sunnites, la réputation déjà lamentable des Alaouites.

Quand ils arrivèrent au pouvoir, les dirigeants sunnites à Damas ne ménagèrent aucun effort pour intégrer Lattaquié dans la Syrie (en partie parce que cette région offre le seul accès à la mer). Surmontant la résistance armée, ils ont aboli l'Etat alaouite, les unités militaires alaouites, les sièges des Alaouites au parlement, et les tribunaux qui appliquaient les lois alaouites de statut personnel. Ces mesures ont eu un certain succès ; les Alaouites se réconcilièrent avec la citoyenneté syrienne après l'écrasement de la révolte druze en 1954 et, désormais, abandonnèrent l'idée d'un Etat séparé. Ce changement de perspective, qui semblait être une question d'importance relativement mineure à l'époque, en fait a inauguré une nouvelle ère de la vie politique syrienne: l'ascension politique des Alaouites.

Une fois qu'ils eurent reconnu que leur avenir était au sein de la Syrie, les Alaouites commencèrent une rapide ascension vers le pouvoir. Deux institutions clés, les forces armées et le parti Ba'th, eurent une importance particulière dans leur transformation.

Même si les circonstances particulières qui les avaient amenés dans l'armée devenaient caduques avec le départ des Français, les Alaouites et d'autres minorités continuèrent après l'indépendance à être surreprésentés dans l'armée. De vieux soldats restèrent en service et de nouveaux continuèrent à venir. Etant donné l'attitude sunnite envers les Alaouites, la

persistance d'un grand nombre d'Alaouites dans les forces armées est surprenante. Cette anomalie résulte de plusieurs facteurs. Tout d'abord, l'armée conservait sa réputation de place pour les minorités. Patrick Seale a fait observer que les familles de l'aristocratie terrienne sunnite, « *étant principalement nationalistes, méprisaient l'armée comme profession : la rejoindre en cas de guerre était servir les Français. Homs [l'Académie militaire] était à leurs yeux un endroit pour les paresseux, les rebelles, les arriérés sur le plan universitaire, ou sur le plan social des gens quelconques.* » Cependant pour les non-sunnites, Homs a été une chance pour les ambitieux et talentueux.

Deuxièmement, les dirigeants sunnites ont pratiquement ignoré l'armée comme outil de l'Etat, craignant sa puissance dans la politique intérieure ; ils ont rechigné à la financer, l'ont gardée petite, et rendu peu attractive la carrière militaire. Troisièmement, la situation économique désastreuse des Alaouites et d'autres populations rurales signifiait qu'ils ne pouvaient pas payer les frais pour exempter leurs enfants du service militaire. Plus positivement, ces enfants ont vu le service militaire comme un moyen de mener une vie décente.

En conséquence, bien que la proportion d'Alaouites entrant à l'Académie militaire de Homs ait diminué après 1946, les Alaouites sont restés surreprésentés dans le corps des officiers. Un rapport de 1949 a déclaré que « *les personnes originaires des minorités* » commandaient « *toutes les unités de quelque importance* » dans l'armée syrienne. (Cela ne signifie pas seulement Alaouites ; par exemple, la garde du corps du président Hosni az-Za'im en 1949 était entièrement circassienne.) Les Alaouites formaient une majorité parmi les soldats et environ les deux tiers des sous-officiers.

Les dirigeants sunnites ont apparemment cru que réserver des postes de haut niveau pour eux-mêmes suffirait à contrôler les forces militaires. En conséquence, les minorités ont rempli les rangs inférieurs et pendant quelques années trouvèrent des difficultés à s'élever au-dessus du niveau commun. Comble de l'ironie, cette discrimination les a bien servis, comme les officiers supérieurs étaient engagés dans d'innombrables coups d'Etat militaires entre 1949 et 1963, chaque changement de gouvernement était accompagné par de ruineuses luttes de pouvoir entre Sunnites, conduisant à la démission et à l'épuisement des rangs sunnites. Des plaisantins ont prétendu, avec raison, qu'il y avait plus d'officiers à l'extérieur de l'armée syrienne qu'à l'intérieur. Se tenant en dehors de ces conflits, les non sunnites, et les Alaouites en particulier, ont bénéficié de ces purges répétées. Comme les officiers sunnites s'éliminaient les uns les autres, les Alaouites héritèrent de leur positions. Avec le temps, les Alaouites ont obtenu des postes de plus en plus élevés, et, quand un Alaouite gravissait les échelons, il apportait ses parents avec lui.

Purges et contre purges pendant la période 1946-1963 ont engendré une profonde méfiance parmi les officiers. Ne sachant jamais qui peut préparer un complot et contre qui le complot est préparé, les officiers supérieurs ont souvent contourné la hiérarchie normale de commandement en faveur des liens de parenté. Comme la peur de la trahison est venue à dominer les relations entre les militaires, avoir des liens ethniques fiables a donné aux officiers issus de minorités un grand avantage. Dans des circonstances de suspicion presque universelle, les officiers au sein des réseaux fiables pourraient agir beaucoup plus efficacement que ceux sans réseau. Les Sunnites entraient dans l'armée en tant que personnes individuelles, tandis que les Alaouites entraient en tant que membres d'une secte; ceux-ci, donc, ont prospéré. La solidarité ethnique alaouite a offert une base beaucoup plus durable de coopération que les alliances changeantes formées par des officiers sunnites.

En plus de l'armée, les Alaouites ont également acquis le pouvoir à travers le parti Ba'th. Dès les premières années, le Ba'th a particulièrement attiré les Syriens de milieux ruraux et des minorités, y compris les Alaouites, qui ont adhéré en nombre disproportionné (en particulier à la branche de Lattaquié du parti Ba'th). Les migrants ruraux qui se rendaient à Damas à des fins éducatives constituaient la majorité des membres du Parti Ba'th. Ils avaient tendance à être des étudiants des basses classes, les fils d'ex-paysans nouvellement arrivés dans les villes. Par exemple, à Alep, le Ba'ath a revendiqué autant de membres que les trois quarts des élèves du secondaire dans certaines écoles. L'un des fondateurs du parti était un Alaouite, Zaki al-Arsuzi, et il a apporté avec lui plusieurs de ses (ruraux) coreligionnaires au Ba'th.

En particulier, deux doctrines ont attiré les Alaouites : le socialisme et la laïcité. Le socialisme offrait des possibilités économiques pour les plus pauvres de la Communauté du pays. (Cependant le socialisme du Ba'th ne fut pas clair, jusqu'aux années 1960 ; c'est seulement lorsque les minorités ont pris le pouvoir que cette caractéristique devint importante). La laïcité - le retrait de la religion de la vie publique –offrait la promesse de moins de préjugés à une minorité méprisée. Quoi de plus attrayant pour les membres d'une communauté religieuse opprimée que cette combinaison de ces deux idéologies? En effet, ces aspects ont attiré les Alaouites (et d'autres minorités rurales pauvres) au Ba'th plus de son nationalisme panarabe. Le seul rival pour le Ba'th était le PSNS [Parti Social Nationaliste Syrien], qui offrait sensiblement les mêmes attraits. Les deux furent en compétition assez uniformément pendant une décennie, jusqu'à ce que le Ba'th ait éliminé le PSNS à travers l'affaire Maliki en 1955. A partir de là, en particulier en Syrie, les Alaouites furent liés principalement au Ba'th.

La consolidation alaouite, 1963-1970

Trois changements dans le régime ont marqué la consolidation alaouite du pouvoir: le coup d'État du Ba'th de mars 1963, le coup d'Etat alaouite de février 1966, et le coup d'Etat d'Assad de novembre 1970.

Les Alaouites ont eu un rôle majeur dans le coup d'Etat du 8 mars 1963 et ont pris de nombreux postes clés du gouvernement dans le régime Ba'th qui a suivi. Entre 1963 et 1966, des batailles sectaires opposant les minorités contre les sunnites ont eu lieu au sein de l'armée et du parti Ba'th.

D'abord l'armée: pour s'opposer au président Amin al-Hafiz, un sunnite, et consolider leur position nouvelle, les dirigeants Alaouites ont inondé l'armée avec des coreligionnaires. De cette façon, les officiers de la minorité sont venus à dominer les effectifs de l'armée syrienne. Lorsque sept cents postes furent proposés dans l'armée peu après le coup d'Etat de mars 1963, les Alaouites remplirent la moitié des postes. Si restreints étaient les sunnites, que quelques élèves officiers diplômés furent privés de leurs nominations au corps des officiers. Alors que les Alaouites, Druzes et Ismaéliens occupaient des postes politiquement sensibles dans la région de Damas, les Sunnites furent envoyés dans des régions éloignées de la capitale. Bien que l'appartenance communautaire ne soit pas le moteur de toutes les alliances, elle a fourni la base pour la plupart des relations durables. Les leaders alaouites comme Muhammad 'Umran ont construit des unités clés de membres de leur propre communauté religieuse. Les officiers sunnites sont souvent devenus des figures de proue, occupant des postes élevés, mais disposant de peu de pouvoir. En représailles, Hafiz est venu à voir presque chaque Alaouite comme un ennemi et a suivi d'honteuses politiques sectaires, par exemple, l'exclusion des Alaouites de certaines positions sur la seule base de l'appartenance communautaire.

Même les officiers alaouites qui avaient résisté au confessionnalisme finalement y succombèrent. Les événements politiques renforcèrent les liens entre les Alaouites, réduisant les différences tribales, sociales et religieuses qui, historiquement, les avait divisés . Itamar Rabinovich, un des premiers étudiants de cette période, explique comment le confessionnalisme avait acquis une dynamique propre:

J'did [Salah Jadid, gouverneur de Syrie 1966-1970] fut parmi ceux qui (pour des raisons politiques) dénoncèrent 'Umran pour promouvoir le « sectarisme » (ta'ifiyya) mais, ironiquement, il eut le soutien de nombreux officiers alaouites qui devaient leur avancement à 'Umran.... Les officiers alaouites promus par 'Umran ont réalisé que leur surreprésentation dans les échelons supérieurs de l'armée déplaisait fortement à la majorité, et ils semblent s'être ralliés autour de J'did, à ce moment là, les plus éminent officier dans l'armée syrienne et la personne considérée comme la plus susceptible de préserver leur position élevée, mais précaire. Il fut également tout à fait naturel pour [Amin al-] Hafiz ... de tenter de rassembler des officiers sunnites autour de lui en accusant J'did de se livrer à des politiques «sectaires».... La solidarité des supporters alaouites de[Jadid]»semble avoir été encore renforcée par le sentiment que la question avait pris un caractère confessionnel et que leurs positions personnelles et collectives étaient en jeu.

Les mêmes facteurs ont poussé les officiers druzes - également surreprésentés dans les hautes fonctions militaires – à unir leur sort avec les Alaouites en 1965.

Une dynamique similaire s'était produite dans le parti Ba'th. Juste au moment où les Alaouites avaient rempli plus de la moitié des sept cents postes militaires, alors ils entrèrent en nombre

dans le parti. Pour rendre possible leur recrutement, les exigences idéologiques d'admission furent assouplies pendant deux ans après mars 1963. Beaucoup d'officiers du parti apportèrent avec eux les membres de leur famille, tribu, village, ou secte. Comme un document interne du parti Ba'th document de 1966 a expliqué le problème, « amitié, lien familial et même parfois connaissance purement personnelle furent à la base » de l'admission au parti, ce qui conduisit « à l'infiltration d'éléments étrangers à la logique aux points de départ du parti. Alors que les Alaouites introduisaient d'autres Alaouites, beaucoup de sunnites furent éliminés. L'adhésion a quintuplé en un an après son accession au pouvoir, transformant le parti d'une affiliation idéologique à une appartenance sectaire. Le Ba'ath est devenu une institution tout à fait différente au cours de ses deux premières années et demie au pouvoir (Mars 1963 à fin 1965).

Ces changements ont abouti à la décision de Hafez en février 1966 d'éliminer 30 officiers issus de groupes minoritaires de l'armée. En entendant parler de son plan, un groupe constitué principalement d'officiers ba'thistes alaouites ont devancé Hafiz et prit le pouvoir le 23 février dans le changement de gouvernement le plus sanglant jamais vu en Syrie. Une fois au pouvoir, ils ont éliminé les officiers rivaux appartenant à d'autres groupes religieux - d'abord les Sunnites et les druzes, les Ismaéliens -, aggravant encore les tensions entre communautés. Les officiers alaouites ont reçu les affectations les plus importantes, et acquis une puissance sans précédent. Le commandement régional du parti Ba'th, un centre de prise de décisions clés, ne comprenait pas de représentants du tout durant la période 1966-1970 à partir des zones sunnites urbaines de Damas, Alep, Hama. Cependant deux-tiers de ses membres furent recrutés dans les populations rurales et les populations des minorités à Lattaquié, le Hauran, et Dayr az-Zur. L'inclination fut encore plus apparente chez les officiers militaires du commandement régional; pendant 1966-1970, 63 pour cent provenaient de Lattaquié seule.

La mainmise alaouite sur le pouvoir a provoqué des plaintes amères de la part d'autres communautés. Un leader militaire druze, Salim Hatum, a déclaré à la presse après avoir fui la Syrie que les Alaouites dans l'armée étaient plus nombreux que les autres communautés religieuses dans une proportion de 5-à -1. Il a noté que « la situation en Syrie était menacée par une guerre civile en raison de la croissance de l'esprit sectaire et tribal. » Il a également fait observer que « chaque fois qu'un homme de l'armée syrienne est interrogé sur ses officiers libres, sa réponse sera qu'ils ont été licenciés et chassés, et que seuls les officiers de Alawi sont restés. » Jouant sur le slogan du parti Ba'th, "Une nation arabe avec une mission éternelle", Hatum s'est moqué des dirigeants à Damas, en disant qu'ils croient à « Un Etat alaouite avec une mission éternelle. »

La domination alaouite n'assura pas la stabilité. Deux chefs Alaouites Salah Jadid et Hafiz al-Asad, s'affrontèrent pour la suprématie en Syrie vers la fin des années 1960, une rivalité qui n'a pris fin que lorsque Asad l'emporta en 1970. En plus des différences dans les perspectives - Jadid était plus l'idéologue et Asad plus le pragmatique - ils représentaient diverses sectes alaouites. La guerre de septembre 1970 entre l'OLP et le gouvernement jordanien fut l'événement décisif dans l'ascension au pouvoir Asad. Jadid envoya des forces au sol syriennes pour aider les Palestiniens mais Asad refusa d'envoyer une couverture aérienne. La défaite de l'armée syrienne précipita le coup d'Etat sans effusion de sang d'Assad, deux mois plus tard. Cela, qui était le dixième coup d'Etat militaire en dix-sept ans, devait être le dernier pour une longue période à venir. Il a également pratiquement mis fin aux hostilités entre Alaouites

L'homme qui a remporté la longue lutte pour le contrôle de la Syrie, Hafiz ibn 'Ali ibn Sulayman al-Assad, est né le 6 octobre 1930 à Qardaha, un village non loin de la frontière turque et le siège du chef religieux alawite. Hafiz était le deuxième de cinq enfants (Bayat, Hafiz, Jamil, Rifaat, Bahija); en outre, son père a eu un fils aîné avec une autre femme. La famille appartient à la branche Numaylatiya de la tribu Matawira. (Cela signifie que les ancêtres d'Assad vinrent d'Irak vers 1120.)

Les récits diffèrent si son père était un pauvre paysan, un agriculteur avec une certaine aisance financière, ou d'un notable. Il y a des chances que la famille ait été à l'aise, car tandis que Qardaha se composait essentiellement de maisons de boue séchée, les Assads vivaient dans une maison en pierre. Cependant, des années plus tard, Assad cultivé une histoire de pauvreté, racontant aux visiteurs, par exemple, 'avoir à abandonner l'école jusqu'à ce que son père ait trouvé les 16 livres syriennes pour payer ses frais de scolarité.

Vrai ou pas, Hafiz fut un étudiant de qualité supérieure et, en fonction de son dossier académique, il déménagea à la ville voisine de Latakia en 1940, où il intégra une grande école, le Collège de Lattaquié. Puis, quelque temps après 1944, il semble qu'il a changé son nom de Wahsh, qui signifie «bête sauvage» ou «monstre» à El-Assad, qui signifie «lion». En 1948, quand il avait seulement 17 ans, il se rendit à Damas et se porta volontaire dans l'armée syrienne pour aider à détruire l'Etat d'Israël naissant, doit seulement être rejeté comme mineur. Néanmoins, au moins selon son propre témoignage, Assad avait combattu.. Il s'inscrivit à l'Académie militaire de Homs en 1950, diplômé en 1952, et a commencé à fréquenter l'école de l'air d'Alep en 1952. Il est devenu un pilote de combat en 1954 et se distingua dans cette capacité. (Il a abattu un avion britannique au cours de l'opération de Suez.) Assad étudia en Egypte, puis, pendant onze mois en 1958, en Union soviétique, où il a appris comment faire voler un MiG 15s et 17s et apprit un peu de langue russe . Au cours des années RAU, il commandait un escadron de chasse de nuit, près du Caire.

Assad a été actif en politique dès 1945, d'abord en tant que président du Comité des étudiants au Collège de Lattaquié, puis comme président de l'Union nationale des étudiants. Alors qu'il était encore étudiant, Assad a été emprisonné par les autorités françaises pour des activités politiques. Il a rejoint le parti Ba'th peu de temps après sa création en 1947 (faisant de lui l'un des plus anciens membres du parti). Même s' il a gravi les grades militaires, il est demeuré actif dans le parti Ba'th. En 1959, pendant son exil en Egypte, El-Assad a aidé à fonder le Comité militaire et à organiser ses activités. A ce moment là il avait également entamé le long processus d'une décennie pour consolider sa position au sein des forces armées syriennes.

Assad fut un personnage puissant en 1961, aussi les dirigeants conservateurs qui avaient pris le pouvoir à Damas à la fin de cette année là (après la dissolution de la RAU) l'obligèrent à donner sa démission en tant que capitaine et à prendre un poste mineur au ministère des Transports. Mais Assad continua à participer aux activités du Comité militaire, se joignant à un putsch manqué, le 29 mars 1962, après quoi il s'enfuit à Tripoli, au Liban, où il fut appréhendé par les autorités et emprisonné pendant neuf jours, puis extradé vers la Syrie. Nonobstant cette mésaventure, il a joué un rôle important dans le coup d'État de 1963 et a été récompensé par un rappel à revenir dans l'armée et une ascension fulgurante dans les rangs, passant de major au début de 1963 à major-général fin 1964 et à maréchal en 1968. (Il a démissionné de l'armée en 1970 ou 1971.) Assad a pris le commandement de l'armée de l'air en 1963 et fait de celle-ci la base de son pouvoir pour prendre le contrôle de toute l'armée pendant les années de tourmente qui ont suivi..

Le soutien d'Assad à la rébellion en février 1966 a été décisive dans le coup d'Etat qui a porté les Alaouites au pouvoir; sa récompense fut d'être nommé ministre de la Défense une vingtaine de minutes après le que le nouveau régime avait été proclamé. Cette nouvelle position donna à Assad l'occasion d'étendre son autorité au-delà de la force aérienne, en particulier aux forces de combat de l'armée. Puis le coup d'Etat d'Assad de novembre 1970 fut le point culminant de l'ascension des Alaouites vers le pouvoir en Syrie.

Conclusion

La manière dont les Alaouites accédèrent au pouvoir en dit beaucoup sur la culture politique de la Syrie, montrant les liens complexes entre l'armée, les partis politiques, et la communauté ethnique. Le parti Ba'th, l'armée, et les Alaouites ont avancé en tandem, mais lequel de ces trois a eu le plus d'importance? Les nouveaux dirigeants ba'thistes qui étaient arrivés à être des soldats alaouite, ou des soldats alaouites qui se trouvaient être des ba'thistes? En fait, une troisième formulation est plus précise: ils étaient des Alaouites qui se trouvaient être ba'thistes et soldats.

Certes, le parti et l'armée furent d'une importance cruciale, mais à la fin ce fut le transfert d'autorité des Sunnites aux Alaouites qui compta le plus. Sans dénigrer le rôle important du Parti et de l'armée, l' affiliation alaouite a finalement défini les gouvernants de la Syrie. Parti et de carrière ont compté, mais, comme c'est souvent le cas en Syrie, l'appartenance ethnique et religieuse en fin de compte a servi à définir l'identité. Voir le régime Assad principalement en termes de nature ba'thiste ou militaire, est ignorer la clé de la politique syrienne. L'affiliation confessionnelle demeure d'une importance vitale ; comme à travers les siècles, les questions d'appartenance confessionnelle d'une personne importe plus que tout autre attribut.

La réponse sunnite aux nouveaux dirigeants, qui a pris une forme essentiellement communautaire, confirme ce point de vue. L'opposition généralisée des Sunnites - qui représentent environ 69 pour cent de la population syrienne - à un gouvernant alaouite a poussé l'organisation des Frères musulmans à défier le gouvernement avec des méthodes violentes et même terroristes. Bien que sans succès jusqu'à présent, les Frères ont à plusieurs reprises été près de renverser le régime.

Il semble inévitable que les Alaouites – qui restent une minorité petite et méprisée, en dépit de toute leur puissance actuelle - finiront par perdre leur contrôle sur la Syrie. Lorsque cela se produira, il est probable que les conflits qui à tous les niveaux seront communautaires les abattront, avec la bataille décisive ayant lieu entre les dirigeants alaouites et la majorité sunnite. En ce sens, la chute des Alaouites- que ce soit par des assassinats de hautes personnalités, un coup d'Etat de palais, ou une révolte régionale - est susceptible de ressembler à leur ascension.

A CONVERSATION WITH ITAMAR RABINOVICH

By David Green 09.12.2008

The Syria expert divulges the little-known history of Israel's adversary and his brush as a policy maker with attempts at peace

Itamar Rabinovich has long been one of the calmer and more insightful analysts of Israel's relations with the Arab world. For four years during the 1990s, when Yitzhak Rabin and Shimon Peres were prime ministers, Rabinovich was also a "player," as Israel's ambassador to the United States, and as the head of its negotiating team with Syria. Rabinovich, who is a scholar of modern Syria, has just published a highly readable collection of essays on that subject, "The View from Damascus: State, Political Community and Foreign Relations in Twentieth-Century Syria" (Vallentine-Mitchell; 371 pages, \$49.95).

The book serves to place a state that remains one of Israel's most formidable adversaries in its historical context, and details the ups and downs of an on-again off-again peace process between the two countries that began in earnest at the Madrid Peace Conference convened by George H.W. Bush in 1991.

But Rabinovich also looks back to such episodes as the four-and-a-half-month tenure of Husni Zaim in 1949, when Syria had a president who offered Israel a peace treaty and proposed that his country absorb up to 300,000 Palestinian refugees. (Zaim was deposed and killed by a coup in August of that year.) He also describes a more recent, and much closer, pass at peace - one to which he was a personal witness - when, in August 1993, Rabin deposited with the U.S. secretary of state a hypothetical, conditional willingness of Israel's willingness to withdraw from the Golan Heights in return for a peace treaty, including "normalization" and massive security arrangements with Syria. That, too, did not work out.

Rabinovich, 66, was educated at the Hebrew University and Tel Aviv University, and received his Ph.D. from UCLA. Most of his career has been at the Tel Aviv, which he served as president from 1999 to 2007. He spoke with Haaretz by phone from his home in Tel Aviv.

Does the history of modern Syria have any special bearing on our understanding of the current regime?

Of course. I'll give you some examples. Domination by the Alawite minority, which makes up only 12 percent of the population, is a cardinal aspect of Syrian life, even today. Alawis were willing to act with extreme brutality to protect the regime, for example in Hama in 1982, when they created a blood account with the Sunni majority. One little-known factor explaining Syria's special relationship with Iran is that Ayatollah Khomeini recognized the Alawis as a branch of Shi'a Islam. And if we go back much earlier in the 20th century, we can see the beginning of the process that brought the Alawis to the position of power they now enjoy. When the French came into possession of the Syrian mandate, they were threatened by Arab nationalism, which was prevalent among the Sunnis of the big cities. One response was to cultivate the Alawi and Druze minorities, recruiting them to the local levy, the original Syrian army. Alawis were also drawn to the Ba'ath, because it was a secular party. The coincidence of

there being a lot of Alawis in both the army and the Ba'ath party is what brought them to power.

What sort of opposition does Bashar Assad face?

The one serious opposition in Syria today is the Muslim Brotherhood, which became an important issue when President Bush - he dislikes Bashar and the Syrian regime enormously - collided with Assad in Iraq and in Lebanon. In 2006, after the assassination of former president Hariri in Beirut, it seemed that Bush was going after Assad and the regime, particularly by way of the United Nations special prosecutor. At some point, this was stopped in its tracks. Among other things, Bush was told, if you topple Bashar, you may bring the Muslim Brotherhood to power. That's not what he had in mind. Instead, the administration decided to avoid both extremes - not to use military power in a big way, but also not to engage with Assad, on the other. To isolate and penalize him. This was not a very effective policy. And it relates directly to our issues in Israel.

How so? Does this explain Bush's ambivalence about Israel's talks with Syria?

Bush didn't favor resumption of Israeli-Syrian negotiations. As long as Ariel Sharon was in power, or during Olmert's first year, this was not a problem. But beginning in February 2007, Olmert changed his line and authorized the Turkish prime minister to begin a conversation with the Syrians. Bush decided not to be open or vocal with his criticism, but some of his people made critical remarks off the record.

Al-Qaida is very much Sunni Muslim, and as such is close to the Muslim Brotherhood and the Syrian opposition. When the war on terror became a defining issue for the U.S., after 2001, the Syrians tried to collaborate with U.S. on Al-Qaida. But when Al-Qaida began leading a Sunni insurrection in Iraq, Syria was helpful to them. The recent U.S. raid was on an Al-Qaida base in northeast Syria, and was meant to expose this double policy.

After eight years, how would you characterize Bashar's performance?

The jury is still out on Bashar Assad. Clearly, he is not of his father's stature. And as you will recall, he was not his father's original choice. Bashar was called back to Syria in 1994, and told he was the heir apparent. He had six years of training, until his father's death. He is not without abilities, but he is capable of rash decisions. One was his apparent authorization of the assassination of Rafik al-Hariri. That was a capital error, and I'm not talking about the ethical aspect. It forced Syria to withdraw its troops from Lebanon. Another error took place soon after the Russian invasion of Georgia. Bashar was on a scheduled visit to Russia, and he took advantage of the opportunity to invite the Russians to put missiles on Syrian soil. The Russians were not interested, but for a country that wants to have better relations with the U.S., that was a peculiar offer.

What about the construction of a nuclear reactor?

There are conflicting reports about whether that project was begun by the father or the son. But it was run by the son, out of the palace, as almost a private organization. The army was not in the picture; that's why there was no air defense. It was a highly adventurous step to take. What does Bashar want? We don't know the answer, we'll have to wait. Some say he wants to bring Syria into the international mainstream, and wants good relations with Washington. Others say he can't free himself of Iran. And they ask whether the regime would have a justification for continuing to exist if peace were to arrive.

Do you see the Israeli public supporting a Golan withdrawal in a referendum?

The public, I agree, would not be supportive, at least at first blush, of the removal of 18,000 settlers from the Golan. This was also the case in the 1990s, when Rabin and Barak negotiated with Syria. The main obstacle for that opposition was Syria's complete refusal to engage in public diplomacy. In this decade, though, the formula has changed: It's no longer territories for peace, but territories for strategic realignment. Syria is expected to disengage from Iran, and change its support in Lebanon. If the Israeli public is convinced that this is key to moving Syria back from the border, and to removing 40,000 rockets from Lebanon, this could make a withdrawal more palatable to it.

You don't reveal much in this book about your personal involvement in negotiations with Syria.

I wrote a whole book on the negotiations at the time, even though it wasn't a memoir. But I can tell you that it was the most powerful experience of my professional life, if not my personal as well.

What was especially powerful about your negotiating career?

One of my greatest privileges was to sit in, as a note-taker, on practically all the one-on-one meetings between Rabin and Clinton, or Rabin and the secretary of state. So I was there when Rabin deposited his guarantee with Warren Christopher, in August 1993. I thought then that peace was at hand. As we left the room, I said to Dennis Ross that I could hear the wings of history in the room.

At the time, in August 1993, Oslo was adumbrated but not signed. Rabin needed to establish if he had a Syrian option too. Assad had demanded an Israeli commitment of withdrawal from the Golan before he would talk, and Rabin's proposal was his way of walking around that obstacle. Assad's answer was "yes," in principle, but at the same time he began to haggle with Rabin's conditions. That wasn't enough for Rabin, and so he decided to go with Oslo.

Another powerful memory: At some point, we were joined in the negotiations by the Syrian army's chief of staff, General [Hikmat] Shihabi. I had had a student at Tel Aviv University who had been a pilot. He was captured by the Syrians and kept in jail and tortured. He told me how Shihabi personally had tortured him. And at the time of my first meeting with him, in 1994, he was considered to be the number two in regime. I couldn't get it out my mind.

I've always imagined you as a man of the left, but the truth is that you don't reveal much of your politics, in the book or in general.

I can't pretend that my four years in the hub, as ambassador to Washington and chief negotiator and a close confidant to Rabin, were apolitical. And I enjoyed seeing politics and being a policy-maker for four years. But I made a conscious decision to steer clear of politics. I wouldn't regard myself as a man of the left. I was a peace negotiator, not a peacenik. I believe in a two-state solution, but as a negotiator, I never felt I had to bring home an agreement at all costs. It's dangerous to fall in love with your negotiation.

What importance do you attribute to the Saudi (or Arab League) Peace Initiative?

The Arab Initiative has two problems: The first is that it's not a policy, but a vague idea that needs to be worked out. Secondly, the right of return is still there. The formulation by which it calls for a "just solution" to the refugee problem is just too close to right of return. People are looking for a quick fix, that 20 states will recognize Israel, and we'll go back to the pre-1967 borders. But it's not good to negotiate with a collective. As a rule, the radicals will end up dominating. On the other hand, if the initiative can help the Palestinians make compromises - part of problem in July 2000 was that Arafat did not have real Arab support for compromises in Jerusalem or on the refugees - that would be helpful.

A TIDE THAT CANNOT BE TURNED

By [Avi Issacharoff](#) Haaretz 24 02 2012

Bashar Assad still holds the reins of power, but his fate was determined months ago, when he launched his campaign of mass killing.

Among the civilians killed on Wednesday in Baba Amr - the neighborhood in the Syrian city of Homs that has become a symbol of the opposition to the Assad regime - were the American war correspondent Marie Colvin and a French photojournalist, Remi Ochlik. In addition, the international media also lost one of the most important providers of information in the neighborhood: photographer and opposition activist Rami al-Sayed. For weeks, Sayed had supplied the media with a live video stream from Homs, even as he faced heavy shelling and gunfire from the Syrian army. According to his close friends, with his dying breath, Sayed described the situation there as a mass execution.

Despite the fact that the ongoing massacre is sometimes accompanied by fierce battles with opposition forces, Bashar Assad's advocates in Moscow and Beijing have more than 7,500 good reasons now for coming to grips with the vast scale of the atrocity being perpetrated in Syria - even as they continue to aid and abet the regime. Russia and China perhaps do not see the killing of 7,500 Syrians as a critical problem. But the situation is clearly one of a crazed dictator and despotic ruler who represents a minority sect imposing himself on his countrymen and killing thousands of them, while these two great powers remain silent.

Assad balks at nothing: artillery shelling of neighborhoods and villages; executions in the middle of the night; indiscriminate shooting of demonstrators; mass arrests; rape and torture.

Yet the Syrian public in Homs, Idlib, Daraa and more recently also in Damascus and Aleppo, refuses to surrender. The demonstrations are not going to stop, and meanwhile the number of defectors from Assad's army is increasing. On Wednesday, another brigadier general joined the opposition with 200 of his troops.

Assad is managing to survive, and his government still holds the reins of power, but his future was determined months ago, when he launched the campaign of mass killing. No one can say for certain when he will be ousted, or whether it will take weeks or months - but the president can no longer turn back the tide of events.

The thousands of families whose sons and daughters have been killed by the Syrian army will never forget and never forgive. Even if the protest movement becomes less intense in the weeks ahead (though there are no signs of this), it will erupt again in the future.

In the meantime, the international community continues to deplore the regime's actions, but its cogent declarations are not being translated into deeds. Today in Tunisia, the "Friends of Syria" gathering will take place, with the participation of top-ranking diplomats from the Arab League, Europe and the United States, who will discuss the country's future. Participants may make a decision, for example, to recognize the Syrian National Council - the leading opposition group - as the representative of the people. But in practice, even that decision (which also has its opponents) will not stop Assad. Meanwhile, international sanctions are affecting the Syrian economy, but it is the country's citizens who are paying the price, while the regime enjoys ongoing funding from Iran.

The United States continues to hesitate about the possibility of arming the opposition. The international community, which rushed to the aid of Muammar Gadhafi's opponents in Libya, is taking no action beyond imposing economic sanctions, in the wake of discussions about how to end the killing in Syria.

Assad, who is aware of the West's weakness in the face of the stand taken by Russia and China, is thumbing his nose at both the Arab states and the international community. He is equally aware that this is a war for his survival.

The shelling of Homs, and of Baba Amr in particular, intensified this week. On Tuesday alone, the opposition reported that 107 people had been killed in the country, at least half of them in Homs, and most of those in Baba Amr. The Syrian army this week also added the city of Idlib to its bank of targets, killing dozens of its inhabitants while shelling opposition strongholds.

The only ray of light for the regime's opponents is the fact that large demonstrations against Assad were held this week in Damascus and Aleppo. For 11 months, Assad had succeeded in keeping the country's two largest cities outside the protest picture. Now that situation is nearing its end.